

3 heures avant l'oubli

Nathalie Huynh

Il me reste encore trois heures pour me souvenir de lui, comment il était, qui il était, mais surtout... comment je l'ai tué.

Nos provisions s'amenuisent de jour en jour et la fatigue nous assomme. Cela fait bien huit jours que nous guettons dans ce no man's land sombre comme si le monde était enfermé dans une tombe. Le jour vient de s'évanouir, encore un autre jour passé sans attaques ennemies. Aujourd'hui, nous n'avons encore fait que scruter le lointain paysage qui s'étend au-delà de nous. Chacun de nous est parfaitement conscient que les Autrichiens sont de l'autre côté et qu'ils nous attendent. Mais nous ne sommes pas dupes. Il faudrait être fou pour oser s'aventurer chez eux en plein jour. Alors nous devenons plus vigilants lorsque la nuit tombe et que le ciel noir s'impose. Chaque bruit suspect doit être déclaré et chaque doute vérifié. Ce sont Arthur et Nathan qui montent la garde cette nuit. Nous, les autres, nous pouvons profiter de ces quelques heures pour nous reposer et essayer de nous remonter le moral. Il ne reste plus que nous sept. Le reste des soldats est mort quand la peste noire, communément appelée la grippe de 1918, a ravagé la ville de Kufstein la semaine passée. On avait entendu parler de cette pandémie en arrivant sur le sol autrichien et elle ne signifiait pas une grande réjouissance pour nous. Bien sûr, elle emporterait avec elle nos ennemis, mais certains d'entre nous aussi. Nous appréhendions la maladie, mais elle est arrivée sans retard au rendez-vous fixé par les journaux locaux du coin, entraînant trois tiers de nos compatriotes. Je fais partie de ceux qui ont survécu par Dieu sait de quelle manière. Mais peut-être que malgré la souffrance de la mort, nous aurions tout de même aimé avoir disparu en ces temps-là. Pour ne pas avoir à subir la nostalgie de nos défunts camarades de guerre, mais surtout pour ne pas connaître la peur qui court dans notre sang, cherchant le chemin qui la mènera directement vers notre cœur blessé. Oui j'ai peur et je n'ai pas à le cacher. Je ne suis pas le seul d'ailleurs. Nous ne connaissons pas l'état des tranchées ennemies et cela ne joue pas en notre faveur. Rentrerons-nous dans notre France natale vivants ? Ou serons-nous « morts pour la France » comme on dit ? Seul Dieu le sait et quelque chose me dit que nous ne le saurons pas avant d'avoir goûté à l'agonie, à la faim et au froid. Les maigres barbelés qui nous séparent du no man's land sont de parts et d'autres détruits, dévastés et retombant en signe de défaite. Le peu de monde qui reste se soutient... Mais pourquoi, puisque nous allons bientôt mourir ? Je suis peut-être pessimiste, mais c'est dur de ne pas l'être quand on a vécu les bruits de canons et de bombes vous cherchant comme cible. Je ne sais que trop ce qu'ont vécu nos prédécesseurs sur le front. Nous connaissons désormais leur traumatisme. Tous les gaz dégagés par les obus les ont asphyxiés et détruit le peu de force mentale qu'ils avaient. Maintenant, je connais la dure vie qu'ils ont menée depuis que la guerre a été déclarée au jour du 28 juillet 1914. Je ne sais pas exactement quelle heure il est, mais nous sommes plongés dans la nuit du 6 au 7 novembre 1918. Cela fait quatre ans, trois mois et presque deux semaines que la guerre ravage le monde. Nous ne sommes que les pions de ce jeu d'échec vivant. Nous ne pouvons, jusqu'à maintenant, pas choisir notre destin. J'ai souvent eu comme l'impression que ce destin est ici avec moi et me supplie de l'écouter. Mais je n'ai pas une seule minute pour l'écouter ou peut-être juste que je n'en ai pas le courage. Enfin je me plains, mais un malheur n'arrive jamais sans apporter un bonheur, aussi minime qu'il soit et mon petit bonheur à moi, c'est mon grand frère. Je le sens à mes côtés. Je sais qu'il ne dort pas et qu'il ne fait que semblant. Je sais ce

qu'est l'insomnie. Oui c'est bizarre. L'insomnie ne devrait pas être là, vu que l'on est mort de fatigue, comme le prouvent les cernes qui entourent nos yeux vides d'émotions. Mais voilà, encore un mystère de la vie que l'on ne tente même pas de comprendre. Je prie les cieux pour que chaque lendemain soit le signe de la fin de cette guerre. Cela fait sept mois que chaque soir, je prie. Mais rien ne m'est accordé, même pas un peu de répit. Chaque soir, mon frère me dit que le jour suivant sera sûrement un meilleur jour. Il me dit aussi que la fin est proche. Mais cela fait quatre ans que la fin est proche. Je sais que sans lui, je serais déjà mort et enterré dans la même fosse de terre que Marcus, mon meilleur ami du temps où j'allais à l'école du village. Je porte sur mes épaules la lourde mission de me battre pour mon pays, mais je suis encore là. Lui aussi.

La montre indique vingt-deux heures et je sais que minuit passé, je ne pourrai plus penser à autre chose que moi-même. Ne perdons pas de temps, je n'en n'aurai pas d'avantage.

La sueur coule le long de mes tempes et la terre s'accroche à mes vêtements détrempés et délavés. Je rampe aussi silencieusement que possible. Je sais que même un seul bruit étouffé pourrait me trahir. En cette nuit du 8 au 9 novembre 1918, nous avons décidé de nous introduire sur le terrain autrichien pour évaluer leurs réserves d'armes d'artillerie et de nourriture. Tom, mon frère et moi sommes les plus aptes à ce genre de missions. Nous sommes entraînés et nous restons vigilants, malgré la couverture que nous offre le ciel noir de jais. Si un ennemi nous aperçoit, il lancera une alerte d'urgence et c'est la dernière chose que je souhaite. Je ne peux m'empêcher d'avoir un sourire de victoire, en constatant que leurs tranchées sont moins profondes, et qu'ils ne sont pas plus nombreux que nous. Mais eux ont encore des rations de nourritures importantes comparés à nos maigres portions de soupes en boîtes. La vie est si mal faite ! Les êtres humains ont commencé à détruire ce qui leur appartenait dès la minute où on les a créés. Et il n'existe aucun remède contre cette folie propagée jusqu'au fond des territoires terrestres. Ce fût la dernière phrase que ma mère ait prononcée, avant que le Russe ne la tue devant mes yeux, je m'en souviens comme si c'était hier. Cette nuit-là, dans la petite chaumière que nous occupions, la flamme de son regard s'est éteinte à tout jamais. Je ne comprendrai jamais la haine que ce soldat avait dans le sien lorsqu'il a approché la lame près de son cou. J'ai juste eu le temps de voir sa gorge s'ouvrir, car mon frère m'avait pris dans ses bras pour fuir. Je suppose qu'il n'a pas vu cette scène, vu qu'il était trop occupé à chercher une issue. Et c'est mieux comme ça. Autant qu'il n'y ait que moi qui souffre encore de ça. En parlant de cauchemar, mon cœur s'affole en entendant le cri d'un soldat. Tom me prend la main et je l'entends murmurer quelque chose pour lui-même. Je crois que c'est une prière. Il s'accroche aussi fort qu'il peut à son médaillon et j'ai l'impression de revivre ce jour où j'ai laissé ma mère pour me sauver. En une seconde, la terre s'est effondrée autour de moi, je n'ai plus senti la main de Tom et je ne voyais plus les chaussures de mon frère qui rampait en tête. Je n'ai eu le temps que de voir, dans un nuage flou, un vautour qui survolait le campement. Ce devait être l'oiseau de la mort. Qui aurait cru que la mort arriverait aussi vite ? J'aurais quand même aimé pouvoir dire adieu à mon frère. Qu'est-ce qui m'en empêche d'ailleurs ? Alors avec mes dernières forces, je murmure :

- Adieu Kellian. Ne t'inquiète pas pour moi, je m'en vais rejoindre mère et père...

- Tais-toi donc, tu n'es pas mort. Ouvre les yeux.

J'ai ouvert les yeux et autour de moi, rien n'avait changé. J'étais toujours dans ma tranchée, avec mon frère à côté. Ce n'était donc qu'un cauchemar. Décidément, je

ne suis pas aussi stable que j'aurais pu croire. J'entends la voix de mon frère, qui se veut rassurante :

- Ne t'inquiète pas, va, la guerre est bientôt finie et nous retournerons sur notre terre.

Ce sont les dernières paroles que j'entends, avant de m'endormir.

Vingt-trois heures. Mon temps diminue. Au loin, j'aperçois les étoiles briller dans le ciel. Dans une heure, je ne pourrai plus les voir.

En ouvrant les yeux, ce matin, je vois que Tom a un doigt sur la gâchette de son arme à feu. Il a un regard inquiet et ce n'est pas très bon signe :

- Cette nuit, pendant que l'on dormait, un Autrichien a voulu entrer dans notre zone. Ils sont fous ! Nathan lui a tiré dedans et ce matin, son corps était encore dans le no man's land. On a peur qu'ils lancent une attaque et s'ils le font, on est des hommes morts. Il ne nous reste pas assez de quoi se battre. On va devoir se serrer les coudes et rester sou...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase, une détonation nous déchire les tympans. On entend Arthur crier :

- On se replie dans les tranchées !

Je me précipite dans le fossé et m'étale sur le sol humide. Ma tête explose sous le bruit et j'ai plus peur que jamais. Soudain, je sens deux mains fortes m'attraper et me trainer par terre. J'ôte le regard et croise les yeux pleins de tristesse d'un autrichien. Il me tire mais je n'ai pas la force pour résister. La peur me paralyse et mes gestes ne servent à rien. On m'entraîne à travers le terrain vide et je passe devant le corps sans vie de l'ennemi que Nathan a tué cette nuit. Je prie pour ne pas le rejoindre là où il est, même si je sais ce qu'il m'attend.

- Danny, nehm ihre Kleider und lass ihnen ein bisschen Wasser.

Je n'ai pas compris ce que le soldat venait de dire. Je suis jeté par terre et ils me prennent mes vêtements. Je cherche mon frère et l'aperçois replié sur lui-même dans le coin de la tente. Il lève le visage pour me regarder et je découvre le sang qui coule de sa tempe. Il pleure. Je ne l'avais jamais vu pleurer auparavant. Le sentiment que j'éprouve est imprononçable, alors je le prends dans mes bras. Le soldat a laissé un peu d'eau, mais je n'y toucherai pas. Jamais je ne goûterai à une chose qui leur appartient. Ils m'ont pris mes vêtements... Pas ma dignité.

Vingt-trois heures trente. J'ai de moins en moins de temps.

Dehors, le soleil se lève. On est le 10 novembre et il fait de plus en plus froid. Il ne reste plus que Kellian, Arthur et moi. Ils ont emmené les autres cette nuit. Le silence est pesant dans cette tente. Soudain, mon frère nous fait signe de s'approcher. Il ne veut pas parler. Il ne parle plus depuis que nous sommes retenus ici. Alors il trace quelque chose par terre avec son doigt qui ressemble à la tente dans laquelle nous sommes. Il esquisse les deux soldats qui sont de garde devant, puis une flèche qui part de la tente vers l'arrière. J'ai enfin compris. Puisque le devant est surveillé, nous pouvons passer par derrière, contourner les tranchées dans la nuit, et retourner aux nôtres... Un peu comme dans mon cauchemar. Une étincelle vient de naître dans ces yeux. Sur le sol, il dessine une dernière chose avant de tout effacer de la paume de sa main engourdie : 20h50.

Vingt-trois heures trente-sept.

Je cours aussi vite que possible et je plonge dans le trou de terre derrière les barbelés. Malgré cette réussite, les larmes ne peuvent s'empêcher de couler sur mon visage. Je suis le seul qui ait réussi, j'ai laissé derrière moi Arthur et Kellian. Lorsque j'ai commencé à ramper pour sortir, j'ai entendu un soldat qui criait quelque chose qui ressemblait à « Ausbruch ! » Kellian m'a alors poussé hors de la tente et m'a dit de courir. J'ai voulu prendre sa main, mais il s'est retourné et a sauté sur le garde. J'ai entendu plusieurs coups de feu et déjà, mes jambes m'entraînaient hors de vue. Arthur a poussé un cri de douleur, mais je n'ai pas entendu mon frère. J'ai continué à courir aussi vite que possible et maintenant je suis sauvé. Le temps de reprendre mon souffle, je tente d'apercevoir ce qu'il se passe de l'autre côté. Je perçois de loin les soldats qui maintiennent Kellian agenouillé et lui tirent une salve de balle dans les jambes, le ventre et la tête. Il a les mains liées dans le dos, mais je suis sûr que si elles étaient libres, il aurait fait le signe du V de la victoire. Mais il est mort maintenant et je vivrai avec ça sur ma conscience pour le restant de mes jours. En cette nuit du 10 novembre, j'ai tué mon propre frère. Dans ma tête, je me remets en question. Je ne mérite pas la vie, pas plus que ces soldats qui ont achevé leur ennemi. Tiens, je n'avais pas remarqué ce petit objet brillant enfoui sous terre. Je le ramasse : il s'agit de la montre que portait Gérard. Elle a dû tomber quand on l'a emporté. Les aiguilles indiquent vingt et une heure et trois minutes. Je l'attache à mon poignet sale et douloureux. C'est décidé. Je ne passerai pas un jour de plus sur cette terre. Dans trois heures, je sortirai de ma tranchée en homme, et je rejoindrai mère, père, Marcus, Nathan, Kellian et tous ceux qui ont quitté ce monde bien avant moi. Je ferme les yeux et quand je les rouvre, les aiguilles indiquent vingt-trois heures cinquante-neuf minutes et cinquante-sept secondes. Je me lève et regarde le ciel étoilé. D'ici, on peut observer la scintillante petite ourse. En baissant les yeux, je n'ai le temps que d'apercevoir la brillance de l'arme ennemie qui va mettre fin à ma vie de criminel.

Sur l'écran, un message défile : « Le 11 novembre 1918 marqua la fin de la première guerre mondiale. Des milliers de soldats sont morts pour la France. Ceux qui ont résisté sont revenus en gardant des séquelles graves, tant physiques que mentales. » Les gens se lèvent et applaudissent. Certains d'entre eux ont les larmes aux yeux. Il est vingt-trois heures passé et demain, le plus grand film de l'histoire ne sera plus à l'affiche.